

**Historiographie et non-dits, dans *La matière de l'absence* de
Patrick Chamoiseau
Historiography and unspoken in *the matter of absence*,
by Patrick Chamoiseau**

Satal Nadia Fatima-Zohra,
Université de Mostaganem, Laboratoire DPFcc,
nadiafatimazohra.satal@univ-mosta.dz
Roubai Chorfi Mohamed-Amine,
Université de Mostaganem, Laboratoire DPFcc,
amine.roubai@univ-mosta.dz

Date de soumission : 23/01/2025

Date d'acceptation : 01/05/2025

Résumé :

La matière de l'absence permet d'explorer les Antilles et les tréfonds de Chamoiseau dans tout ce qui les habite comme malaises et comme potentiels. Chamoiseau y développe une argumentation autour de la dynamique de l'identité, de la mémoire et de l'oubli. Entre histoire personnelle et Histoire collective, l'auteur ne manque pas de signifier l'une dans et à travers l'autre, mettant à profit toute la rhétorique littéraire au service de la compréhension de l'Histoire. L'article s'intéresse aux échanges entre l'autofiction et l'historiographie qui mettent en exergue les apports de la littérature vis-à-vis de l'inscription de l'Histoire.

Les Mots Clés : Historiographie, Histoire, autofiction, malaise, dynamique, transposition.

Summary:

The Matter of Absence offers a profound exploration of the Caribbean and the depths of Chamoiseau, probing the fractures and potentials that define both. Author develops an argument centered on the dynamics of identity, memory, and forgetting. Negotiating the intersection of personal narrative and collective History, he intricately binds the two, deploying the full arsenal of literary rhetoric to reconfigure our understanding of historical processes. This article interrogates the interrelations between autofiction and historiography, foregrounding the ways in which literature enriches history's inscription.

Keywords: Historiography; History; Autofiction; Fissure; Dynamics; Transposition.

Satal Nadia Fatima-Zohra, Email : nadiafatimazohra.satal@univ-mosta.dz

INTRODUCTION

Art littéraire et Histoire s'accueillent de manière à se combler mutuellement les lacunes, une historiographie proprement littéraire pourrait en naître, confondant personnages, narrateur, récit et pans historiques certifiés et référencés. Dans une entente garantie par leur tolérance commune vis-à-vis de la narrativité, elles se donnent à raconter et s'approprient volontiers des qualités de l'autre, en vue de pourvoir les manques qui leur sont liés.

Nous proposons de travailler ce sujet dans *La matière de l'absence* (Chamoiseau, 2016)¹, un livre qui se lit comme une autobiographie fort didactisée où le jeune frère Patrick, discute de sa vie et de l'Histoire de son pays la Martinique avec sa sœur. Chamoiseau, ne manque pas d'enseigner la Martinique aux lecteurs, il leur apprend son passé, son présent et les répercussions du déracinement qu'eurent à vivre les Antillais depuis que leurs ancêtres avaient quitté l'Afrique. Cet aspect du livre, lui confère également, le statut d'essai, une argumentation sur l'oubli, ses formes et ses vertus. L'auteur exprimera sans réserve ses réflexions sur la contrainte à l'oubli, comme forme de déshumanisation pratiquée par l'ordre esclavagiste et de ce projet de destruction mémorielle entamé en vue de faire disparaître toutes sortes de rattachement aux origines. Il parlera de la force humaine à garder une mémoire que nul pouvoir ne pourrait éradiquer, de la nécessité d'un oubli partiel mais salvateur, de cet élan de renouveau que peuvent prétendre les humains pour aller de l'avant et continuer à concrétiser le rêve d'une humanité libre et émancipée. Doublement articulé, l'écrit proposé relève à la fois d'une recherche éthologique et anthropologique de l'être-humain et d'une auto-déposition psychologique sur les supplices de l'oubli et de la mémoire face au deuil. L'essayiste organisera son écrit sur deux instances distantes mais complémentaires, où il s'agira de créer la dynamique de l'argumentation dans le mouvement synchronisé du volet personnel, voire du proprement intime, et du volet universel. L'idée étant d'étayer à travers une expérience individuelle vécue et ressentie par l'auteur et sa famille, une démarche dialectique à portée immensément large et qui traitera de l'expérience humaine. Notre problématique tourne autour des rapports de mutualité qu'aurait perçus Chamoiseau en subordonnant l'Histoire collective de son peuple à son histoire

¹ Désormais LMA.

personnelle. Car au-delà de constituer un essai à portée historiographique, *LMA* reste un écrit foncièrement lié à l'imagination, l'imagination d'un Autre historique pouvant représenter avec la même ardeur des événements révolus du passé. Il s'agira pour nous, de montrer comment et pourquoi, le ravivement du passé absent acquiert de le réadapter à une contemporanéité bien plus perceptible par les sujets du présent. Cette mise à niveau représentera une transmutation du passé inabordé /inabordable vers un espace d'appréhension connu et compréhensible. Nous montrerons que l'essai de Chamoiseau, ne constitue pas seulement une étude épistémologique sur l'Histoire antillaise, mais semble dépasser le seuil de la visée historique en lui joignant un décorticage pathogénique des atteintes de la mémoire humaine, à travers la description du processus de l'altération de la mémoire de sa mère, celle des esclaves et de leurs descendants. L'hypothèse que nous souhaiterions formuler est que *LMA* représente une actualisation de l'Histoire martiniquaise, l'auteur diminue l'écart entre le passé et le présent par l'emploi de procédés de transposition et de transmutation de celle-ci, en créant de subtiles jonctions entre l'individuel et l'historique communautaire. L'objectif de notre étude est de rendre lisible le recours à l'histoire personnelle pour signifier l'Histoire du pays, cette approche fait du texte littéraire un vecteur de réconciliation avec le passé douloureux et la mémoire affligée. Nous confortons notre thèse par les études de Paul Ricœur autour de la transposition du passé absent dans le présent littéraire, et autour du rôle majeur que peut jouer la littérature en tant que mode de présentifications intuitives du passé dans l'installation de représentations mémorielles qu'il propose dans son ouvrage *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (Ricœur, 2000, p. 55).

Dans cette même ligne de recherche, les travaux de Munguía Aguilar Rocío, notamment sa thèse de Doctorat « *Encres métisses, voix marronnes : mémoires d'esclaves noires dans le roman antillais francophone et le roman latino-américain hispanophone* », tâchent à montrer le rôle de la littérature antillaise francophone dans la revendication de reconnaissances mémorielles de l'Histoire des Antilles. L'auteure œuvre à mettre en évidence la naissance de ce qu'elle appelle « poétique mémorielle de l'esclavage » chez les écrivaines antillaises (Aguilar Rocío, 2019). Aussi, dans une étude consacrée au lien entre l'autobiographie et la réappropriation identitaire, Mariame Wane Ly explore les possibilités d'une thérapie par la littérature, des traumatismes liés à l'Histoire afro-américaine

(Wane Ly, 2023, pp.179-192)². Pour Wane, l'inscription des expériences personnelles des écrivains telle que celle de Maya Angelou dans *I know why the caged bird sings* (1969), participe en tant que psychanalyse littéraire à remédier aux stigmates laissés par un passé traumatique tant sur le plan individuel que communautaire. Cette recherche développée autour de la scriptothérapie (Pennebaker, Smyth, 2021), sur les théories du traumatisme et la psychanalyse littéraire, permet à Wane de décrire l'intérêt porté par l'écrivaine au transfert binaire du traumatisme au sein du texte littéraire qui, par le partage du ressentiment douloureux, et par le renvoi de l'expérience vécue à titre individuel sur une sphère beaucoup plus large, pourvoie l'auteur d'une émancipation escomptée du traumatisme initial. L'étude pratiquée sur le roman autobiographique d'Angelou, éclaire sur le potentiel curatif de l'écriture, dans la mesure où, les mémoires autobiographiques constituent un moyen d'exploration du soi qui aide à se réconcilier avec la douleur du passé.

1. LE RECOURS À L'HISTOIRE PERSONNELLE POUR SIGNIFIER L'HISTOIRE DES ANTILLES FRANÇAISES

Avec la déportation de millions d'Africains vers les Antilles, l'humanité venait de connaître l'un des phénomènes de 'déchirement' les plus atroces. L'expérience de la rupture radicale avec la terre-mère, avec la famille et avec toutes les formes d'affiliation allait façonner à jamais la mémoire des futures populations antillaises. Le concept de « déchirement » employé pour décrire l'impact psychologique et physique qu'eurent à vivre ces captifs lors d'une traite transatlantique inhumaine, reflète l'effroyable douleur d'une blessure ressentie au plus profond du corps. Olivier Grenouilleau (2018) utilise le concept

² L'article démontre que le roman représente pour son auteure, une délivrance des expériences du passé, notamment celle du viol et du dénigrement racial. Wane explique le moyen ayant permis à Angelou d'explorer ses propres tréfonds traumatiques par la psychanalyse littéraire et d'aller par la même, à la découverte du traumatisme communautaire relatif à la race et à l'identité. L'écrivaine du roman autobiographique corrobore le récit de son histoire personnelle en le mettant dans un cadre plus étoffé qu'est celui de la communauté négro-américaine des années 1930, la corrélation créée agit comme un atténuateur de l'affliction enfouie, explique Mariame Wane Ly.

pour décrire la violence d'un arrachement soudain et incompréhensible, qui laissera béante la plaie de la déportation, il explique l'impossibilité des individus à effacer le stigmate de la séparation. Échangé, vendu, et marqué dans sa chair au fer, des initiales de son maître ; l'esclave est déjà dépossédé de son identité, de laquelle, il perd d'emblée l'affiliation. Après trois siècles et demi d'esclavage, 1848 en signe l'abolition dans les colonies européennes. Déconsidérés de leur statut d'humain, les esclaves mèneront une existence cadencée de travaux forcés, de servitude, de tortures corporelles et d'aliénation psychologique profonde. Des siècles après, les Antillais ne sont pas plus libres que leurs ancêtres, non du fait de vivre en esclave, mais d'être eux-mêmes esclaves du déchirement qu'ils ont toujours vécu : Ni totalement Africains, ni Français, ils portent en eux l'extirpation en héritage. Reniant leurs origines africaines, nourris très tôt à la culture française, ils ne reconnaissent que les Gaulois (Fanon, 1952, p. 120), construisant un imaginaire collectif, où rien ne les attache à l'Africain noir et sauvage, pire, l'image qu'ils pensent réfléchir est celle du Blanc, ils se comportent comme tel et semblent ignorer jusqu'à la couleur de leur peau. Devait-on alors recoller les fragments d'une mémoire déchiquetée afin de pouvoir (re)construire une nouvelle identité, en débridant celle existant déjà, de ses propriétés altérées.

L'entrave allait être gigantesque puisqu'elle émane d'un long processus d'effacement identitaire, entamé par le colonisateur, perpétué par le colonisé. Les épisodes de domination ne pouvaient passer sans conséquences, le territoire ne possédait des repères de son passé, que ceux construits dans le traumatisme de la domination balisée par la violence, la torture et la déperdition identitaire. Altérée, la mémoire collective antillaise contenait son taux d'indicible et de non-dit qui affecteront l'identité sociale, qui, en tant que construction sociale et historique, constitue le pivot de la formation des identités, elle est nécessaire à la mise en place de bases sûres et authentiques relatives à toute élaboration d'édifice identitaire (Viaud, 2003, p. 16). Tracée par les récits historiques et par l'héritage culturel, elle est façonnée par le patrimoine, que reçoivent de génération en génération, les communautés à propos des connaissances de leur passé. Or, dans le cas de la mémoire postcoloniale des Antilles, il est comme une vacance du repère historique authentique, car foncièrement détruite par le colonisateur, l'Histoire connue par l'Antillais est celle apprise à l'école française, généralement modifiée et lacunaire, elle constituera

la principale cause d'une aliénation mémorielle post-coloniale. Bien que présentes, les sources pouvant contenir ces pans critiques de l'Histoire antillaise, omettent toutes, de produire un discours sur la vie des esclaves, sur leurs conditions de subsistance, sur les formes d'asservissement subi et sur les sévices et châtiments infligés, et se contentent de proposer des recensements d'esclaves ; ce ne sont que des notes quantitatives, réduisant l'existence de ces individus, en faisant cesser tout écho sur le malheur qui les avait frappés (Cauna de, 2011, p. 290). Le vide du contexte historique antillais, permettra à la littérature de participer dans l'installation d'un imaginaire collectif, elle jouera un rôle important dans le remplacement d'une Histoire terrée ou encore travestie. Par le biais de réalités relevant de l'art, mais collaborant à façonner ces représentations censées être dans les registres historiques, la littérature devient alors, un réel vecteur de la mémoire (Rouso, 1991, p. 171).

Le malaise qu'engendre l'historiographie antillaise, est dû à la minimalisation et l'extinction qu'apportera le colonisateur sur ce qui aurait pu constituer un registre de l'Histoire. L'historiographe devra également, affronter l'éloignement chronologique des événements recherchés. La prise de conscience d'un rétablissement de la mémoire historique reste relativement récente par rapport aux périodes ciblées complètement révolues ; le recueil de témoignages n'est plus donné. L'échec de l'aboutissement de toute tentative historiographique, est d'autant plus amplifié par l'incompatibilité de vraisemblance des faits racontés avec les acceptations contemporaines ; inadmissibles d'abord, puis inconcevables pour des sujets vivant au temps présent. Ricœur expliquera à ce sujet, l'impossibilité de faire entendre la voix des morts, surtout lorsque le présent se trouve en inadéquation avec le passé tant celui-ci était ineffable, le philosophe développe l'idée d'une transfiguration de l'Histoire, pour en proposer un versant recevable au présent (Ricœur, pp. 475-480). Proposant l'imagination littéraire comme alternative à l'échec d'un discours historique percevable dans un contexte récent et contemporain, le philosophe suggère de traiter l'Histoire en vue de la transposer en médiation imaginaire, lui restant fidèle tout en la distanciant de son cadre original (Ricœur, 325). C'est une historiographie dans la fiction, qui placera l'Histoire, entre-ça son éternel timbre épistémologique et une nouvelle dimension rhétorique. Cet Autre de l'Histoire sied fort bien avec l'autofiction que Chamoiseau juxtapose à son historiographie antillaise, qui en recourant à son histoire personnelle, redessine avec

plus de précisions les contours du récit de l'Histoire proposé, il en formule un discours moins formel et en propose une variante fictionnalisée dans l'ère contemporaine. Cette tendance connut beaucoup de succès dans les années 70 auprès d'auteurs Antillais et Réunionnais qui créeront une littérature résultant du pistage des empreintes serviles dans la société contemporaine (Hoarau, 2011, pp. 325-334). Le procédé permettra de repositionner une Histoire censurée, dans un présent de fiction dispensant davantage de compréhension de faits éloignés et ne possédant pas de représentativité actuelle.

2. L'ENTREPRISE MNÉMONIQUE, LE CLIVAGE

Dans *LMA*, Chamoiseau prend parti pour une légitimation identitaire dont les prémices commenceront à sourdre dans les tentatives échouées des négriers, visant à réduire à néant la mémoire des esclaves. Les premiers déportés eurent à réinventer leurs « Autres » en tant que stratagème de survie avant même qu'ils n'aient débarqué des bateaux. Renaître de ses cendres semble être une tradition ancestrale que Chamoiseau-essayiste perpétue en Antillais déterminé à reconstruire une pleine identité, il en tire des leçons de survivance qu'il enseignera tout au long de *LMA*. Il s'agira de percevoir une lumière, là où les ténèbres n'annoncent pas de fin : l'expérience de la cale est doublement vécue, doublement perçue. En effet, ce sera dans les cales des bateaux négriers que les esclaves devront affronter l'épreuve de leurs vies, et c'est là aussi, dans cet espace exigu, sombre et sale, que se tisseront les premières trames d'une mémoire maculée de leur sang et nourrie de leurs gémissements, l'essayiste d'expliquer :

Dans la cale de leurs maudits bateaux, les négriers veillaient à mélanger des ethnies différentes. Ils redoutaient les associations propices aux révoltes concertées. Cette dispersion ne fut pas suffisante. Les incommunications s'étaient organisées (95).

Paradoxalement, placer des nègres que ni l'origine ni la langue unissaient, ne produisit pas cet éloignement que les négriers espéraient, mais créait au contraire, tout l'élan possible pour correspondre avec l'autre, les captifs dépassaient toutes les entraves ethniques et linguistiques les séparant ; car communiquer dans cette malheureuse cale, passait par de plus âpres modalités que celles que représentait le simple fait d'être né ailleurs.

La cale représentera dans l'ouvrage de Chamoiseau et dans la littérature antillaise généralement (Kanor, 2022), non seulement la

cellule du déchirement et de la déshumanisation pratiqués par les Blancs, mais constituera le nid, où germeront les assises d'une mémoire naissante, quand bien même ensanglantée et néantisée. Édouard Glissant, dans son introduction de *Poétique de la relation* (1990), définira la cale dans des propos introduits par un « supposez », comme le lieu du remodelage et la reconstruction de soi, il explique :

Génératrice de ta clameur. Productrice aussi de toute unanimité à venir. Car si tu es seul dans cette souffrance, tu partages l'inconnu avec quelques-uns, que tu ne connais pas encore. Cette barque est ta matrice, un moule, qui t'expulse pourtant (Glissant, p. 18).

Pouvant donc inspirer le renouveau à travers les rencontres et l'entremêlement des expériences martyres, la cale pouvait détourner le calvaire vers la relève, l'auteur affirme que le cachot du bateau négrier ne constituait pas une fin mais le départ du répertoire d'une Histoire en train de se dessiner. Faute d'archives, le 'supposez' de Glissant constitue le référent d'une réalité ayant concrètement eu lieu dans le passé, dont seuls les échos des récits ancestraux perpétuent l'existence, une réalité restituée aussi dans la littérature grâce aux écrits d'auteurs comme Glissant et tant d'autres qui s'assigneront la mission de réinventer un discours autour de la mémoire collective. Bannie de l'Histoire officielle, le summum de l'esclavagisme signifié par la cale, ne disparaîtra jamais de la mémoire antillaise, la représentation abstractive du lieu abject, rend bien compte de l'absence de preuves matérielles de celui-ci, et de tout ce qui s'en suit, mais atteste aussi, de son souvenir persistant dans les mémoires, et de l'impuissance de l'hégémonie esclavagiste devant la détermination de vivre. Certes que beaucoup d'esclaves y moururent, mais beaucoup vécurent transportant la cale dans leurs dépôts mémoriels et permettant ainsi, de formuler toute une Histoire sur la base d'un « supposez ».

Dans l'après-cale, rester prisonnier de sa mémoire pouvait être aussi fatal que la cale elle-même, lieu d'extrême solitude, le captif n'y était confronté qu'à lui-même, il n'avait affaire qu'à ce qui était contenu en son for intérieur. Loin d'être de misérables cellules pour des déportés, les franges des cachots dans lesquelles crouissaient les esclaves, représentaient la seconde phase du projet esclavagiste dans son pan lié à l'effacement mémoriel et identitaire. LMA abrite ce dessein d'aliénation dans son entièreté, l'étalement du processus y est suivi depuis ses préambules, jusqu'à son aboutissement (du moins selon l'ordre esclavagiste) : Car bien avant de constituer des masses de chair auxquelles la cale allait ôter toute trace du passé, les futurs

esclaves subissaient en Afrique même, une première battue de leur mémoire. L'essayiste parle de 'l'arbre de l'oubli', arbre ancestral, autour duquel devront graviter ces Africains destinés à faire l'objet d'une traite négrière, les vendeurs d'esclaves les avaient convaincus qu'il brouillait les souvenirs, effaçait les mémoires « *C'était l'arbre de l'oubli [...]* Cette pratique était censée faire perdre la mémoire de leurs origines à ceux que l'on vendait » (140-141), fallait-il que tous, soient persuadés qu'ils partiraient libres de tout attachement, et qu'en prenant la mer, leurs vies antérieures disparaîtraient et ne constitueraient plus rien, un pur anéantissement, ce ne serait même pas un souvenir. L'auteur décrira les réponses négatives, qu'aura immédiatement cette pratique sur les condamnés à l'oubli ; le nommant 'oubli imposé', il désigne ce qui modifiera l'existence de millions de ses compatriotes. Tout le préjudice affligé au peuple antillais provient de cette contrainte à l'oubli affirme-t-il, il explique à la baronne l'origine du mal qui s'abattit depuis des siècles sur les siens : « *Voilà donc comment tout s'amorça pour nous : par l'oubli imposé* » (142). Et c'est là, que se tassent les traumatismes de la mémoire, qui forcée à exécuter la rupture, se cabre dans le suspens. Le 'nous' de l'amorce qu'évoque Chamoiseau, implique tous ces Antillais, depuis les premiers Africains déportés jusqu'aux dernières générations contemporaines de leurs descendants ; où tous, auront à subir les conséquences d'un oubli sous ordonnance, qui dans l'oppression qu'il enjoint, n'aboutit que dans des formes perverses des conduites mémorielles. Le premier épisode de cette peine, touchera ces millions d'esclaves forcés à quitter l'Afrique, de laquelle, ils devront cesser brusquement toutes représentations. Le dessein esclavagiste supposait qu'en ôtant toutes les formes de rappel de la vie antérieure, la mémoire concéderait à supprimer l'épisode ciblé et qu'il était possible d'arriver par-là, à des mémoires vierges.

Après l'arbre de l'oubli et la cale, fallait-il poursuivre à faire disparaître tout ce qui pouvait raviver le passé. Conscient du danger que représentaient toutes les traces matérielles qui restaient de l'Afrique, l'ordre esclavagiste dut en supprimer radicalement l'existence, car « *Dans l'inquiétude du maître, toute inscription, toute formalisation inspirée renvoyait à l'Afrique* » (47), explique Chamoiseau en décrivant la bêtise de l'ambition des maîtres ; pensaient-ils parvenir par ce geste à purger l'âme des esclaves de ses anciennes tendances en la détachant de ses éternelles jonctions. De leurs vieilles existences, les ancêtres étaient parvenus à se passer de

toutes traces notées dont la substance pouvait être perçue par les sens, se projetant dans des horizons aux emblèmes et aux symboles différents. Ils avaient ôté les formes matérialisées de l'Afrique de leurs champs de perception, mais avaient néanmoins, perpétué la présence africaine dans des manifestations plus ou moins abstraites.

C'est du même type d'effacement que pâtiront les nouvelles générations : l'entière abrogation d'une historiographie antillaise taraudera incessamment des esprits hantés par le silence. La seconde phase de l'oubli imposé, concernait ceux, qui des siècles après la première dysménie collective, continuèrent à régurgiter les séquelles d'une intériorisation incomplète. Cette deuxième vague d'anéantissement de la mémoire était concomitante à la période de post-abolition de l'esclavage. Le colonialisme ne déroge pas à la tradition et tend lui aussi, vers l'effacement de la mémoire. Les archives attestent d'une volonté flagrante d'estomper le phénomène de l'esclavagisme et d'en atténuer les dégâts que causa durant des siècles, la cruauté humaine dans les Antilles. L'absence quasi-totale de toute évocation de l'esclavage dans les articles de revues d'Histoire de l'époque, reste la marque indélébile d'une campagne d'étouffement catégorique des effets du passé. Dans une étude des publications (articles) de la *Revue d'histoire des colonies*³ de 1913 à 1958, considérée comme la majeure référence éditoriale de l'histoire coloniale, Danielle Bégot parvient à prouver la nette mise sous silence des colonies antillaises, la zone semble ne point figurer dans les registres de l'Histoire, très rares furent les articles qui concéderont à nommer l'esclavage.

Les notes de lecture apprennent beaucoup sur la difficulté de l'équipe rédactionnelle et de ses collaborateurs à accepter un traitement de l'esclavage autrement que comme un fâcheux épisode, dont il convient sinon d'oublier l'existence, du moins de la rendre la moins inacceptable possible, en préservant mesure, décence et retenue, exactement comme pour la question de couleur (Bégot, 2012, p. 432).

Entre vide du discours historique autour de l'esclavage et discours minoré du sujet, la diffamation de l'Histoire ne pouvait que provoquer une insurrection contre le mécanisme aliénant lancé. L'Histoire non-répertoriée constituera un tortionnaire consciencieux pour une

³ Revue spécialisée dans l'histoire coloniale ; articles, comptes rendus et notices sont l'œuvre d'universitaires, de chercheurs en Histoire et d'administrateurs. La revue est publiée par la Société de l'Histoire des colonies françaises dès 1913.

population à l'affut d'une inscription de sa mémoire et de son Histoire censurées. Le rapport au passé, est à la fois enclin à la haine et aux remords, pour beaucoup d'Antillais souffrant d'un perpétuel complexe de rupture mémorielle et du retour impossible vers une terre censée être originelle. Le bouillonnement généré par l'absence du référent émanant d'une rupture nette avec leur berceau, créera dans un élan de quête identitaire, plusieurs voies de réflexion, représentant chacune une idéologie propre et une vision d'un modèle de reconstruction. Entre 1930 et 1990, se forgeront parmi l'intelligentsia antillaise, trois concepts idéologiques et littéraires majeurs, qui constitueront l'essence des formulations doxiques autour de l'identité : la négritude, l'antillanité et la créolité⁴. Alors que l'un aspire à la réintroduction de l'Afrique et de l'image du nègre dans la réappropriation de l'identité antillaise et que l'autre fonde la conception de l'identité sur des données anthropologiques liées à une réalité géographique déterminée qu'est celle des Antilles ; négritude et créolité se joignent dans leur combat contre l'aliénation opérée par l'esclavagisme et par le colonialisme (Bernabé, 1992, p. 37). Chamoiseau soulèvera l'idée de l'impossibilité de prétendre au salut intérieur alors que les plaies du passé demeuraient béantes et échancrées. Si les anciens s'étaient propulsés dans le néant installé par les maîtres, les nouvelles générations n'arrivaient pas à se concilier avec le gouffre de l'absence. En parlant des résignations que durent adopter ses ancêtres en faisant fi à leurs représentations, l'auteur explique que ce passé constitué de compromis, représente à nos jours, une démarche inconcevable et une entrave impossible à excéder. Quelle chimère cela représentait-il, pour des esprits lancés dans une perspective de réhabilitation, de pouvoir songer un seul instant à vivre dans les résidus d'un passé supprimé ! les vides tolérés jadis ne le sont point actuellement car ils « *constituent encore aujourd'hui, auprès de nous autres descendants composites, un passé dépassé, repassé, trépassé, qui pourtant ne passe pas.* » (46), le passé coinçait dans la gorge, c'est

⁴ Le concept de créolité sera précédé de celui d'antillanité dont Edward Glissant dessine les contours. L'antillanité conçoit l'identité antillaise dans l'hybridation de l'Africain et de l'Antillais, cette remise en cause identitaire vient, quelque peu, corriger les préceptes de postulation déjà installés par la négritude.

un passé qui contrevient à circuler⁵, Chamoiseau dit ainsi, tout le mal que représente encore le geste de sujétion de ses ascendants pour des Antillais dont la mémoire n'obtempère pas à admettre définitivement révolue cette réalité du passé.

Les manifestations d'une mémoire bafouée sont reprises dans l'autofiction de Chamoiseau, car c'est d'oubli imposé qu'il tournera quand le narrateur-personnage nous livrera le bouleversement que causera la perte de mémoire de Man Ninotte, pour elle et pour son entourage. Et c'est cet événement qui constituera l'enclenchement du traumatisme que vivra toute la famille. Vaincue par sa mémoire, Ninotte, femme forte et solide se vida petit à petit de son être, elle ne se rendit pas compte de ce qui lui arrivait, ne saisit pas que sa conscience d'elle-même s'amenuisait au fur et à mesure que son mal progressait. Obligés de la confier aux instances d'un hospice, ses enfants durent observer avec impuissance la terreur de leur mère devant l'endroit qui l'accueillait. Quand bien même aliénée et ne reconnaissant plus ses propres enfants, elle reconnaissait la solitude des lieux qu'elle n'avait jamais côtoyés, désolé son fils raconte : *« Elle ne comprenait pas ce qu'elle était en train de devenir, ni surtout ce qu'elle pouvait bien faire dans ce lieu inconnu »*(18), sa mémoire qui l'avait abandonnée, avait effacé tous les repères de la vieille dame, sauf ceux de sa maison qui ne la quittèrent pas et qui l'obligèrent, bientôt, à se battre contre le néant qui l'entourait.

Arriva ce moment où la mémoire de Man Ninotte était si chiquetaillée qu'elle se mit à ne plus nous reconnaître, [...] se mettait à débusquer partout, et qui lui réveillaient des manières d'assiégée. Elle se battait avec du vide, et se débattait dans des trouées de l'espace et du temps (147).

Terrible récit que fera ce fils devenu soudainement étranger au regard de sa mère dont le souvenir des lieux semblait plus persistant que celui de la progéniture ; comme pour expliquer cet impossible oubli du corps qu' évoquera le narrateur en décrivant l'infini sentiment des esclaves vis-à-vis d'une terre qu'il considéreront à jamais comme celle de l'exil, une terre qu'ils ne tarderaient pas à quitter pour retrouver leur Afrique voilà ce qu'ils en pensaient, pourtant, ce ne sera qu'un vain espoir étouffé que l'esclave fera perdurer sur plusieurs générations.

⁵ L'idée de « passé qui ne passe pas » rappelle le livre *Vichy, un passé qui ne passe pas* que proposent Éric CONAN et Henry ROUSSO pour appeler à accepter les événements que connut Vichy en 1940 (collaboration du régime français avec l'occupation nazie).

Chamoiseau parlera de sa mère en pleine lutte contre le sentiment de déperdition dans ce qui selon sa perception devenue altérée, ressemblait à un total chaos qui la faisait souffrir, si bien qu'elle pourchassait partout un ennemi invisible. Tant de similitudes avec ces générations de descendants qui ne cesseront de chercher dans tous les sens, une vérité pour combler tous les vides qui tronquent leur passé. Ce sera les mêmes antres inconnus qui terrifieront Man Ninotte dans son Alzheimer et tous les Antillais devant leur mémoire collective traversée et transpercée de lacunes et de mensonges aussi. Identiquement, qu'il s'agisse de la mémoire de sa mère rongée par l'avancée de sa maladie ou celle de son peuple que des siècles d'esclavage et de colonialisme auront enduite de silence et de non-dits, Chamoiseau définira l'oubli imposé comme l'unique cause des contrecoups malhabiles, incohérents et désordonnés de leurs auteurs. Quand la mémoire n'est pas prête à l'oubli, elle s'affole, elle s'aliène et fuit l'absurde qui l'a interceptée dans tous les sens, dans des directions opposées se heurtant toutes à l'impasse.

Parlant de la violence qui avait envahi quelques premiers Africains déportés qui se rendirent compte de la dissolution subite de leur mémoire communautaire au fond de la cale, l'auteur explique l'inconcevable d'espérer à exercer une contrainte sur la mémoire car « *On ne décide pas d'effacer une mémoire. C'est elle qui se structure avec l'oubli et qui, avec l'oubli, décide des rémanences. [...] dans l'horreur de la cale* » (145), décrit-il le lien intrinsèque et involontaire entre mémoire et oubli. Avec les mêmes propos, Chamoiseau explique à sa sœur l'hystérie qui avait touché sa mère quand celle-ci fut surprise par les premiers effets de sa maladie qui l'obligera à affronter l'oubli de plein fouet : « *Elle se battait avec du vide, et se débattait dans des trouées de l'espace et du temps. L'oubli dont la mémoire ne décide pas, que la mémoire ne connaît pas, ouvre la porte au musée de Bazil* » (147), encore un oubli forcé, encore une mémoire qui se cabre. Rapprocher deux situations initialement lointaines, devient possible par cette inébranlable réalité : L'oubli ne s'impose pas ; il advient, faute de quoi la mémoire tergiversera dans les clauses d'un traité de réclusion.

Face au traumatisme causé par une perte conséquente et brutale, deux formes pathologiques de réaction mémorielle peuvent être observées. Prenant appui sur les pratiques psychanalytiques de Freud en ce qui concerne le deuil et le souvenir, Paul Ricœur explique que la mémoire des individus ou des communautés ayant vécu un

traumatisme qu'ils n'arrivent pas à intégrer sainement⁶, répondrait de manières opposées débouchant sur le même déficit critique qui ne leur permet pas de procéder à un travail de remémoration, signe de l'aboutissement sain du transfert de la perte de son état vif à un état passé et intériorisé en tant que souvenir. Une perte restée en suspens dans le présent, vacillera selon le cas, entre 'le trop et le peu de mémoire', consistant respectivement en la répétition malade du fait traumatisant, et le refus de consacrer un temps de méditation nécessaire à la prise de conscience de l'événement traumatique. Impossible alors pour la conscience de confronter la réalité, le circuit inachevé ne permet pas de prétendre une transposition de la perte en souvenir (Ricœur, pp. 94-96).

Ne pouvant concéder la contrainte amnésique, le processus mémoriel s'interrompt, l'insensé prend le relais, se vautrant soit dans l'accès de rétrospection ou dans le refoulement comme exutoire du mal enduré, il travaille à éloigner du cours normal de l'intériorisation. Parlant des esclaves durant la traversée transatlantique, Chamoiseau les classe à l'aune de leurs mémoires qui allaient constituer des facteurs déterminants des choix ultimes qu'ils devaient faire pour le restant de leurs vies. L'extrême désarroi qui venait de les toucher, obligera les prisonniers à se le signifier selon la perception qu'ils s'en étaient construite au fur et à mesure que se développait en eux cette résignation du non-retour. L'auteur expliquera que les personnes à bord du bateau se comporteront de trois manières différentes, où chaque agissement venait à décrire leurs propres maîtrises de leurs mémoires : Les esclaves pour qui : 1- le détachement fut si violent qu'ils ne pouvaient concevoir de vie en dehors de ce qu'ils avaient laissé derrière eux, écartant la possibilité d'une potentielle existence qui aille à l'encontre de ce qu'ils avaient déjà imaginé, ceux dont la mémoire éconduisait de toute alternative de survie, ne tardant pas à sombrer dans un surplus, reclus et séquestrés dans une impossible chimère du retour, ils moururent de leurs peines. 2- La subsistance se fait avec une haine et une rancune qui les figeront dans un sentiment amer. 3- La passivité avait vite convaincus de la soudaine amnésie

⁶ Ricœur explique que pas moins que la mémoire individuelle, la mémoire collective abrite des traumatismes liés à la perte (donnant l'exemple du pouvoir, du territoire ou des populations), les mêmes types de réactions déficientes de la mémoire, sont enregistrés chez l'individu et chez la communauté sous trauma.

programmée, ils sombrèrent dans un vide mémoriel intoléré par leurs consciences, plongés de plein fouet dans un chaos identitaire, ils seront envahis par une détresse mélancolique les astreignant à un abattement morbide et cruel.

[...] se suicidaient du fait d'une mémoire trop active, rétive à s'effacer, [...] Il y a ceux dont la mémoire avait disparu dans les cercles pratiqués autour du fameux arbre, qui le croyaient ainsi, et qui se retrouvaient dans un néant existentiel insurmontable. (144)

Dévastatrices, ces réactions malades devant le malheur, enfermeront les détenus en dehors de la cale ; dans leurs propres représentations d'un présent qu'ils devront occuper : Tous, pâtiront d'une mémoire en déséquilibre, entre la brusque rupture liée à un net arrêt mémoriel pour les uns, et entre une mémoire inapaisable restée indéfiniment en veille pour les autres. Chamoiseau-narrateur-personnage discutera du désagrément que causent les défaillances de la mémoire avec sa sœur. Ils en conclurent sur l'inévitable sort funeste, réservé aux détenteurs des mémoires trop brèves ou de celles les plus tenaces : « *Dans les deux cas, avec ou sans mémoire, la mort était souvent au rendez-vous* » (145), explique-t-il à la Baronne.

3. L'OUBLI RECHERCHÉ : LE DÉTOURNEMENT

Dans *LMA*, trois oublis viennent à dire la conscience humaine dans ce qu'elle perçoit comme autoréflexion. C'est de l'oubli imposé qu'il tournera quand la conscience se retrouve inopinément nue de tout effet contextuel habituel, il ne consiste qu'en un refoulement du malaise. L'oubli impossible survient lui, quand la mémoire ne parvient pas à ôter une focalisation tournée sur un événement donné et sur le ressenti qui en découle, ce non-oubli est synonyme d'infinie déperdition et d'éternelles rancœurs. Enfin, c'est d'un oubli salutaire qu'il s'agira quand il faudra dire le besoin qu'ont les humains de se régénérer et de renaître. Les trois oublis ont constitué des pistes de réflexions lors de la discussion de Chamoiseau avec sa sœur, seulement, si les deux premiers ont représenté l'exemple de bourbiers à éviter, le dernier est orienté vers l'évocation d'un itinéraire juste et bien tracé, qui seul représente une voie libre et à issue émancipatrice : Outre sa fonction de dégager la mémoire de ce qui pourrait l'encombrer et de ce qui l'astreindrait à une non-évolution, l'oubli octroie aux humains le pouvoir d'exercer une forme de conversion sur leurs perceptions et ressentis du passé en en faisant non des actualités toujours génératives d'émotions, mais en les transposant en souvenirs. Ainsi, il contribue à la production d'une réplique moins poignante du passé, nécessaire au

travail de remémoration. Résultat d'une démarche inconsciente, il n'advient pas par l'intervention ou l'effort mais obéit au besoin naturel de décompression. L'oubli agit au fur et à mesure que le temps avance et que des changements d'entendement du passé s'opèrent (Kipman, 2013, pp. 141-148). Très souvent lié à l'Histoire, pour l'individu comme pour la communauté, il sert à dépasser le souvenir de circonstances et d'événements douloureux, représentant une possibilité de survivance et de réédification devant les pertes. Idéalement, l'objectif étant d'arriver à une intériorisation complète et définitive de l'objet de la perte qui avait poussé avec sa disparition au fur et mesure de sa persistance dans le temps, à une construction mémorielle traumatique impossible à dépasser. Cette finalité ne pourrait être atteinte que si les effets traumatiques passaient l'ornière du deuil et parvenaient au seuil du souvenir intériorisé, admis comme objet sur lequel une entreprise de remémoration est naturellement envisageable et pratiquée. Constituant le point culminant post-traumatisme et post-oubli, cette phase représente une adaptation du degré de la douleur du vif au différé, réduisant ainsi la souffrance à un niveau toléré, puisque opérant par rétrospection. En arrêtant de ruminer le passé, c'est une ouverture sur le changement qui s'offre aux individus et aux communautés. Cet oubli pourrait s'amorcer par le transfert des charges traumatiques du passé vers des lieux beaucoup moins éreintants, il est opéré alors comme un déplacement de l'objet du malaise vers une sphère détendue et positive. Ce procédé permet de rediriger ses attentions liées aux souvenirs douloureux sur de nouvelles perspectives pouvant constituer de potentiels commencements qui mettraient à distance les événements blessants (Kattan, 2002, p. 95).

Voir en l'oubli une issue de secours s'insère dans *LMA* comme l'aboutissement d'une thèse longuement défendue, il y résume les quêtes mnémoniques autour desquelles est construit l'essai, leurs échecs et leurs saluts se lisent dans cet énoncé, où le narrateur explique successivement le tort qu'ont eu certains esclaves qui s'obstinaient à cultiver en rêve perdu l'Afrique, et qu'a eu, également Césaire, en s'acharnant sur l'impératif du retour vers la terre ancestrale : « *Quand la mémoire ne sert qu'à s'immobiliser, l'oubli cesse de structurer le présent, d'alimenter les souffles du possible. La mémoire la plus saine ne voit que l'avenir, et n'ouvre qu'au devenir* » (151). Arriver à cette forme juste de mémoire a constitué depuis le début de cette argumentation, une finalité. C'est à cette

mémoire censée pousser de l'avant qu'il fallait arriver, salubre et salulaire, elle n'agit qu'au profit des individus et des communautés, leur dispensant l'opportunité de grandir et d'évoluer, seul critère pour la validation d'une intégrité mémorielle. Chamoiseau définit l'imminent rôle de l'oubli dans l'action d'édifier le présent et de lui assurer une étendue, car se résoudre à l'oubli commence par accepter 'ce qui a été' et le considérer comme 'devant changer', et ce fut là, l'unique moyen pour tous les protagonistes vainqueurs de frayer la voie à un lendemain. Ce sera un consentement au changement qui modifiera la donne : Au fond de leurs cales, les esclaves les plus tenaces, ceux qui pouvaient se distinguer par leur force d'adaptation, en plein épreuve d'individuation, comprirent la nécessité de se laisser conduire par l'oubli, leur lucidité leur permit de cerner leur situation endiguée de l'impossible retour et de l'absence d'alternatives. Conscients, ils prirent la décision de renaître à l'inconnu que de mourir à l'utopique : « *L'on n'avait point d'autre choix que d'y naître à soi-même et de manière inouïe. Dans cette histoire de merde, l'oubli est l'architecte des individuations* » (146). Cédaient-ils alors à leur mémoire collective à jamais partie, et s'espéraient-ils prospérer dans un ailleurs qu'ils ignoraient encore. Tel un appel à la compréhension, le discours dans cet extrait prône le pardon et favorise la contextualisation dans un but d'éclaircissement à la charge de tous ceux qui face à l'ultime perte, avaient préféré s'accorder de nouveaux horizons. L'auteur exprime ce que cela vaudrait de se redéfinir à l'initial, il explique quelle force fallait-il pour pouvoir renoncer à tout ce que l'on était, dans l'espoir de s'épanouir à nouveau sous de nouvelles formes de nous : « *Terrible mue, comme celle d'un papillon qui redeviendrait chenille pour tout reprendre à zéro* » (146), l'esclave qui venait à renaître souffrait d'une absurde métamorphose lui déchirant la chair, car il prenait le chemin à contre-sens, inversait le processus mais rejaillissait vers un ailleurs possible.

Bien qu'inconscient, l'oubli se travaille, possède des modalités et transparaît dans des formes actives d'accomplissement. Parmi les procédés de l'oubli, nous nous intéresserons à celui que Chamoiseau décrit comme véritable dynamisation conduisant à la régénérescence : le détournement. Consistant selon Ricœur à configurer, reconfigurer, transfigurer le passé dans de nouvelles formes, c'est le fait d'éloigner le malaise de sa trajectoire initiale qui installe progressivement l'oubli et donne naissance en même temps à des innovations inattendues, fondées dans les maniements de l'objet (Ricœur, pp. 579-580). Notre

essai d'étude recèle de formes de détournement, qui depuis les anciens conteurs jusqu'à l'auteur lui-même, iront détourner la parole pour dire un autre monde et travailler à réorienter les pensées, sans injonctions aucunes, vers un meilleur possible : « *Le seul moyen de s'en sortir : changer d'imaginaire ! ... Devenir un Guerrier de l'imaginaire* » (30). Donner à vivre autrement, voilà l'entendement de Chamoiseau d'un oubli constituant une résistance détournée mais constructive, car loin de représenter un refoulement ou un retrait, c'est un oubli créateur et réparateur. L'avait-il intimement essayé, en déplaçant l'absence de sa mère dans une présence insoupçonnée, dans le jaillissement de l'une des plantes qu'il avait reçue en héritage d'elle et qui l'émerveillait à chaque resurgissement : « *À l'approche de Noël il y a une plante qui surgit, se déployant dans toutes les directions tel un squelette proliférant. [...] s'efface complètement, pour surgir complètement* » (257), pensait-il y percevoir des signaux de Ninotte ! Se mettait-on à entendre l'Afrique, métissage et rencontres fécondant la musique dans le Jazz, témoignant du détournement des malaises vers le tempo de la joie ?

Le jazz, lui, n'allait pas revenir vers l'Afrique, il allait amorcer l'étendue. Nourrit (*sic*) de polyrythmie africaine, de toutes les potentialités des sons et des échanges mélodiques, une des musiques de la rencontre grandiose (152).

Resurgir dans de nouvelles perceptions de nous-mêmes, pouvait tout autant créer le détournement. Il en sera de même pour les Chamoiseau, dans son union, la fratrie bouleversée par l'épouvantable perte de Man Ninotte, avait retrouvé sa force en l'absence de la mère, en se constituant en groupe soudé et fortement lié, Patrick les compare à 'la grappe', une grappe qui restituait le temps ancien, le temps de la sécurité qu'assurait jadis leur défunte : « *La grappe nous donnait l'illusion que Man Ninotte était encore là, qu'elle se prolongeait dans cette totalité que nous étions devenus.* » (117). Le narrateur décrit ainsi, le pouvoir que cela représente de se réunir autour d'une même situation, d'une même douleur. Patrick et ses frères avaient réussi, sous l'impact de la mort de leur mère, à se reconstruire en force totalitaire qui permettait d'opérer un transfert de lien du maternel au fraternel, faisant perpétuer la mémoire de leur regrettée maman qui possédait l'art de les garder tous regroupés. Faisant rappeler par-là, ces esclaves arrachés de leur matrice première 'l'Afrique', des esclaves qui avaient pourtant réussi à se réorganiser en communauté dans des circonstances complètement différentes des initiales. Le même procédé est repris dans la description de Sapiens fuyant le

premier désastre et ressentant le besoin de s'en sortir, lui qui était jadis habitué à la vie solitaire devait se réorganiser dans l'agglomération qui constituera pour lui le seul moyen d'affronter la nouvelle nature qui l'accueillait : « *On s'aperçoit que Sapiens et ce buisson d'hominidés [...] chaque individu se raccrochait d'instinct à ceux qui avaient les mêmes soucis que lui, disons les mêmes fragilités* » (90). Se réunir autour des mêmes causes permet d'aller au-delà de la difficulté affrontée communément, se ressentir co-souffrant du même mal et pâtissant de la même douleur, octroie aux membres de l'ensemble construit dans la dissolution et dans le refondement, la chance de prospérer dans de nouveaux formats, et d'apporter d'inédites productions résultats des profondes modifications liées aux nouvelles combinaisons qui étaient nées des rencontres des individus, créant dans cela des formes détournées d'une résistance à la perte initiale ; le détournement y étant assuré dans la réorganisation dans de nouvelles dimensions.

Tout ce processus évolutif de l'identité, de la mémoire et de l'oubli conduit dans *LMA* au salut rêvé par tous ceux qui ont vécu dans le récit de Chamoiseau. D'abord, c'est lui-même, qui atteignant l'apaisement de l'âme après toutes les expériences qu'il nous confia, sort guéri des grandes pertes de sa vie : Man Ninotte d'une part, et l'ignorance qui avait entouré au préalable sa perception de son identité. Chamoiseau avait raconté la métamorphose qu'il vécut, retraçant les étapes du processus de maturation de sa mémoire qui aboutit à un oubli réfléchi et consentit. Finira-t-il vers la fin de son récit, de s'avouer serein, heureux dans un lieu qu'il aime à découvrir : « *Maintenant que mon esprit s'est accordé à une autre attention, j'aime à me promener dans cette ville que le volcan a dissipée sans rémission* » (334), proclamant ainsi, une réorientation bien plus complaisante de sa réflexion. C'est également, le salut qu'abrite l'installation certaine de la Martinique en tant que pays guéri de son passé, considérant toutes ses failles et tous ses potentiels, pays orienté vers l'étendue de l'avenir, où l'on verra un « *Lieu* » qui n'est pas un territoire considéré comme exclusif à la manière ancienne, mais un mélange de pays perdu, de pays rêvé, de pays deviné, de pays composé, de pays enfin mis en projet » (297), proposera Chamoiseau comme nouvelle conception longuement retravaillée d'une terre amoureusement revue par les siens. Dans les deux cas, autant de régénéréscences auront été proposées pour décrire la (re)vie.

CONCLUSION

Nourrie des partages des expériences, *LMA* permet à Chamoiseau de se servir de l'Histoire des Antilles pour rendre moins douloureuse son histoire, et de son histoire pour rendre plus perceptible celle de la Martinique. Au-delà d'être un essai sur l'Histoire des Antilles et de contenir parmi ses pages cette forme de roman testimonial, *LMA* semble répondre à un appel consciencieux vis-à-vis du traumatisme transgénérationnel de la mémoire, que vit Chamoiseau et ses pairs en tant qu'écrivains, lui et ses compatriotes en tant qu'Antillais et Chamoiseau avec lui-même en tant qu'enfant, qu'orphelin. Le livre agit comme un requiem pour que âmes se reposent et pour que l'on concède à comprendre quiconque se confierait à l'oubli pour aspirer au renouveau. L'essai prouve qu'oublier n'est pas trahison, mais est plutôt, un geste salvateur face à un impossible retour et face à une ultime rancœur. L'auteur par le prisme de ses expériences de vie, rend compte du tourment qu'éprouvent des générations de descendants d'esclaves qui, entre un perpétuel martyr et une profonde ambition de reconstruction se voyant obligées de passer par le supplice du dilemme que leur impose un passé douloureux et un avenir émancipant.

L'écriture agit comme un porte-voix des êtres enfermés dans des solitudes et des silences où, ils se terrent à se croire lâches ou traîtres. En partageant son expérience, quand bien même individuelle, le deuil familial associé à la genèse antillaise crée un discours communautaire inédit, où l'indicible historique se dit à travers les exaltations personnelles du narrateur-auteur. À travers son récit dans l'autofiction ou celui de l'historiographie, il étaye la notion d'oubli sous toutes ses formes et en justifie le recours. *LMA* suggère de suivre la route de ceux qui dans le passé, avaient réussi à surmonter l'insurmontable, l'essai n'enjoint pas mais donne l'exemple d'un oubli salutaire et providentiel qui aura permis aux premiers esclaves, à leurs descendants des plus lointains aux plus contemporains, à Patrick et sa famille de dépasser leurs pertes et d'y déceler même, des fragrances d'un nouveau départ.

Pour Chamoiseau, il n'est pas cette volonté de créditer l'autofiction d'une authentification que lui prodiguerait l'Histoire, l'écrivain ne la narrativise pas mais lui assiège une autofiction qui la mime dans une autre diégèse, il est créé comme une lisière entre les deux récits, sauf que l'intermédiaire de transition y est introuvable, nous basculons ainsi, de l'autofiction à l'essai historiographique et saisissons le lien

sans besoin de démonstration des rapprochements les unissant. L'intérêt n'étant pas de conférer une part de savoir ou de vérité à l'histoire racontée grâce au cachet formel contenu dans les registres de l'historien, mais dans le sens inverse, va mettre toute la faculté de la rhétorique littéraire au profit d'une expression sensitive, sensible et sensibilisante de l'Histoire. L'autofiction constitue le témoignage de Chamoiseau sur l'immense douleur que ressentirait tout enfant à l'égard de la séparation de la toute-puissance maternelle, nous avons montré que le déchirement que vivront Patrick, ses frères et ses sœurs, avait été employé, non dans l'unique dessein de peindre la psychologie de l'enfant-orphelin, ni seulement pour décrire les phases du deuil lors de la perte de la mère, mais plutôt, que l'authenticité et la sincérité des propos de Chamoiseau-narrateur-personnage convergent vers la simulation de ce que vivront tous ces nègres en quittant à jamais l'Afrique, une terre qu'ils ne reverront plus, et de laquelle, ils ne devront pas uniquement se séparer physiquement, mais fallait-il, qu'ils ôtent tout souvenir pouvant la leur rappeler. Le processus du deuil et la destruction progressive de la mémoire de Ninotte participent également à étayer les sillons sombres qu'avaient empruntés le peuple antillais pendant la période post-coloniale dans ses tentatives de réhabilitation. Nous trouvons que l'essai est destiné en grande partie à ceux qui restent prisonniers de leur mémoire et qui n'arrivent pas à outrepasser leur douloureuse Histoire. Il est également écrit à l'égard des individus qui ne se pardonnent pas d'avoir oublié et qui demeurent eux aussi figés dans un perpétuel tourment consciencieux. Enfin, il s'adresse à ceux qui reprochent à l'intelligentsia antillaise de se détourner de la cause nationale visant à une réhabilitation historique.

La littérature devient donc, une sorte de résistance par les voix de l'imaginaire, elle permet la création d'un monde bien moins cruel et représente elle-même, l'équivalent de l'oubli salvateur que l'écrivain doit emprunter pour contribuer à une réconciliation avec la mémoire.

LISTE BIBLIOGRAPHIQUE ET RÉFÉRENCES

1. Ouvrages

- Chamoiseau, Patrick (2016). *La matière de l'absence*. Paris. Le Seuil.
- Conan, Éric., et Rousso, Henry (1994). *Vichy, un passé qui ne passe pas*. Paris. Fayard.
- Fanon, Frantz. (1952). *Peau noire, masques blancs*. Paris. Le Seuil.
- Glissant, Édouard. (1990). *Poétique de la Relation*. Paris. Gallimard.
- Grenouilleau, Olivier (2018). *La Traite des Noirs*. Paris. PUF.
- Kanor, Fabienne (2022). *La poétique de la cale*. Paris. Rivages.
- Kattan, Emmanuel (2002). *Penser le devoir de mémoire*. Presses Universitaires de France.
- Kipman, Simon-Daniel (2013). *L'Oubli et ses vertus*. Albin Michel.
- Pennebaker, James W., et Smyth, Joshua M (2021). *Écrire pour se soigner - La science et la pratique de l'écriture expressive*. Trad. Margaret Rigaud. Genève : Markus Haller.
- Ricœur, Paul (2000). *LA MEMOIRE, L'HISTOIRE, L'OUBLI*. Paris. Le Seuil.

2. Chapitre d'un ouvrage collectif

- Cauna de, Jacques. (2011). Les traites et les esclavages. Perspectives historiques et contemporaines. En Antonio Almeida Mendes, Myriam Cottias et Elisabeth Cunin (dir.), *Les sources de l'histoire des esclaves aux Antilles*, Paris, Karthala (pp. 277-300).
- Hoarau, Stéphane (2011). Les traites et les esclavages. Perspectives historiques et contemporaines. En Antonio Almeida Mendes, Myriam Cottias et Elisabeth Cunin (dir.), *Traces et présences des servitudes passées dans l'espace imaginaire de la littérature réunionnaise contemporaine. Quelques pistes de recherche*, Paris, Karthala (pp. 325-334).

3. Thèses

- Aguilar Rocío , Munguía (2019). *Encres métisses, voix marronnes : mémoires d'esclaves noires dans le roman antillais francophone et le roman latino-américain hispanophone* [Thèse de doctorat, Université de Strasbourg]. Disponible sur publication-theses.unistra.fr.

4. Articles

- Bégot, Danielle (2012). Les Antilles et la *Revue d'histoire des colonies* (1913-1958). *Outre-Mers. Revue d'histoire*, 99(376-377), 415-446. doi.org/10.3406/outre.2012.4976.
- Bernabé, Jean (1992). De la négritude à la créolité : éléments pour une approche comparée. *Études françaises*, 28(2-3), 23-38. doi.org/10.7202/035878ar.
- Rousso, Henry (1991). Pour une histoire de la mémoire collective : l'après-Vichy. *Bulletins de l'Institut d'Histoire du Temps Présent*, 18, 163-176. [Doi.org/10.3406/ihtp.1991.2199](https://doi.org/10.3406/ihtp.1991.2199).
- Viaud, Jean (2003). Mémoires collectives et représentations sociales. *Connexions*, 80, 13-30.
- Wane Ly, Mariame (2023). Autobiographie, trauma et scriptothérapie dans *i know why the caged bird sings* (1969) de Maya Angelou. *Échanges*, 21(1), 179-192.